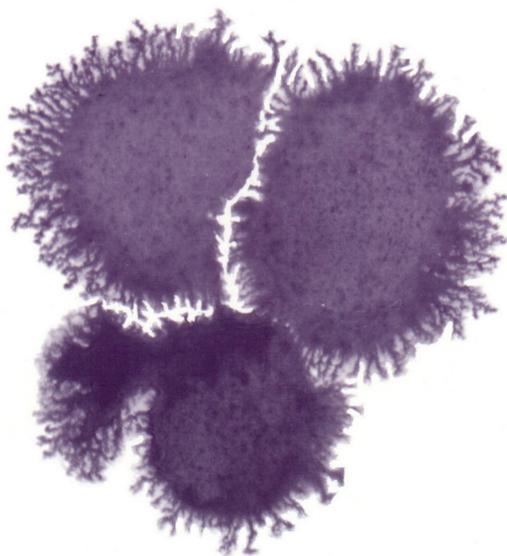


L'inconscient mis à l'épreuve



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

NUMÉRO 48 AUTOMNE 1993

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne.

DIRECTION

J.-B. Pontalis

RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Laurence Kahn

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green,
Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,
Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 49-54-42-00.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

SODIS REVUES. BP 149 Service Abonnements

128, avenue du Maréchal-de-Latre-de-Tassigny, 77403 Lagny Cedex. Tél. : (1) 60.07.82.15

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté.....	390 F
Étranger.....	420 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

L'inconscient mis à l'épreuve

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 48, automne 1993

© *Éditions Gallimard, 1993.*

TABLE

<i>Argument</i>		5
Jean-Claude Lavie	<i>L'ouverture</i>	9
Aline Petitier	<i>La tendance détournée par son litige même</i>	15
Michel Neyraut	<i>L'inconscient malgré lui</i>	29
Corinne Enaudeau	<i>Le psychique en soi</i>	37
Gilles A. Tiberghien	<i>Liaisons. Note sur James Sully, Bergson et Freud</i>	61
Jean Laplanche	<i>Court traité de l'inconscient</i>	69
Daniel Widlöcher	<i>Croire en l'inconscient</i>	97
Jacques Le Dem	<i>Traduction simultanée</i>	115
Laurence Kahn	<i>Les contradicteurs</i>	123
Didier Anzieu	<i>L'esprit l'inconscient</i>	149
Jean-Pierre Peter	<i>Comment le dire? Faut-il le croire?</i>	163
Michel de M'Uzan	<i>L'indice de certitude</i>	181
Adam Phillips	<i>Nos hasards et le Contingent Self</i>	191
Max Dorra	<i>La double inconscience</i>	207
Alain Boureau	<i>Pierre de Jean Olivi et le semi-dormeur</i>	231
Daniel Arasse	<i>Frédéric dans son cabinet</i>	239
Edmundo Gómez Mango	<i>La vraie vie</i>	259



VARIA

ARGUMENT

En proposant de réouvrir la question de l'inconscient une trentaine d'années après ce moment fort que fut pour l'histoire de la psychanalyse en France le colloque organisé par Henri Ey à Bonneval, nous avons en mémoire ce mot prêté à Freud : « Dépêchons-nous d'explorer l'inconscient avant qu'il ne se referme. »

Il se pourrait que l'inconscient, au sens que Freud a donné au mot et à la chose, ne nous soit accessible, du fait de sa fermeture essentielle, que sous des formes défigurées, cela tant à l'extérieur de nos frontières qu'au-dedans.

À l'extérieur : tout semble aller dans le sens de l'accueil le plus large. Quelle discipline dans le champ des sciences humaines ne s'est pas attelée à mettre au jour l'architecture secrète qui ordonne les faits matériels dont elle doit rendre compte ? Que ce soit en sociologie, en anthropologie, en linguistique ou encore dans l'histoire des mentalités, il est fait appel à une détermination latente, à une organisation invisible, dite « inconsciente », des formations manifestes. Lorsque Lévi-Strauss, par exemple, contestant par ailleurs les accointances de l'anthropologie avec la psychanalyse, rapporte la communauté de leur tâche au déchiffrement d'un « message codé », lorsque, dans La potière jalouse, il se lance dans la critique du « code sexuel » freudien, ne dévoile-t-il pas le malentendu sur lequel reposent l'extension et l'acceptation de l'inconscient dans notre pensée d'aujourd'hui ? Malentendu encore plus sensible, bien sûr, dans l'usage banalisé que font de la notion la culture et le langage contemporains. La référence à l'inconscient est devenue l'objet d'un consensus mou.

Une première tâche serait donc de délimiter le concept freudien, qui n'a rien perdu de son caractère scandaleux pour la pensée : un travail qui doit d'autant plus être remis sur le métier que le malentendu, contrairement aux apparences, ne fait que croître. Il est aussi présent chez les psychanalystes quand ils répètent à l'envi que Freud a « découvert » l'inconscient. Contrairement à ce que Freud lui-même a pu avancer – mais c'était en polémique contre la psychologie académique ou contre une

philosophie arrimée au primat du cogito –, le refus d'assimiler psychique et conscient, le détronement d'un moi supposé maître de nos actions et de nos pensées ne datent pas de lui. Il suffit à cet égard d'invoquer le courant romantique allemand... ou la tragédie grecque. On ne doit pas négliger non plus ce sur quoi Marcel Gauchet, en soulignant l'avancée des travaux des neurophysiologistes du XIX^e siècle, a attiré tout récemment l'attention : l'« inconscient cérébral ».

L'étude des antécédents freudiens – ne disons pas des précurseurs –, sous réserve que la recherche soit ici attentive et non de survol, n'a pour nous de sens que si elle vise à restituer à la notion d'inconscient ses arêtes vives. Elle doit être une mise à l'épreuve plus qu'un vain débat avec nos détracteurs, débat dont il n'y a plus grand-chose, et peut-être rien, à attendre. L'« homme neuronal » n'est pas le nôtre...

La seconde visée de notre numéro – et la plus importante – est la suivante : au sein de la psychanalyse elle-même, la référence à un même mot recouvre en fait des conceptions bien différentes : quoi de commun entre l'inconscient de Groddeck ou de Jung et celui de Freud ? Entre l'inconscient selon Lacan et celui de Melanie Klein ? Entre celui de Winnicott (au fait, « croyait »-il en l'inconscient ?) et celui de Bion ? Entre ceux d'entre nous qui valorisent les affects et leurs destins et ceux qui privilégient les signifiants et leur repérage ? Au-delà même des conceptions théoriques, il est vraisemblable que chaque psychanalyste se donne une représentation toute personnelle, dépendante de son propre imaginaire, de l'inconscient, lui assignant, plus ou moins... consciemment, un lieu, une figure. Faut-il dire alors : à chacun sa topique, à chacun sa « petite maison de l'âme » ? Pouvons-nous nous contenter d'un libéral « à chacun sa figuration » pour d'ailleurs aussitôt critiquer les « défigurations » de tous, de ceux qui déssexualiseraient l'inconscient ou de ceux qui domestiqueraient les Acheronta sous la bride de la structure langagière ? L'inventaire ici serait sans fin.

Déjà, chez Freud, comme on l'a plus d'une fois relevé, la référence à l'inconscient est loin d'être univoque. Il peut s'agir d'une hypothèse : nécessité de poser l'existence d'un inconscient, inconnaissable en soi, dont seules les productions – symptômes, rêves, etc. – sont accessibles. Ou d'un domaine, d'un territoire, d'un lieu psychique à explorer (le terra incognita, le champ de fouilles), lieu dont, avec la seconde topique, les frontières s'étendent, en même temps que l'étude des « mécanismes » l'emporte sur l'analyse des « contenus ». Ou encore d'un mode de fonctionnement, le processus primaire, les opérations du travail du rêve, plus que le rêve lui-même, servant alors de modèle.

Autant de conceptions qui, sans être nécessairement antinomiques, ne manquent pas d'orienter différemment l'écoute et l'interprétation. Plus encore : de situer autrement l'objet et la finalité de l'analyse.

*

L'inconscient, cet inconnaissable, ne saurait-il donc être que défiguré? S'il ne se manifeste jamais en soi, s'il est inaccessible directement (grande illusion du « livre ouvert » que semble accrédi- ter la parole psychotique), mais seulement perceptible dans ses formations, celles-ci sont autant de défigurations.

Le travail du rêve, par exemple, est travail de façonnage, non de transcription d'un discours à partir d'un autre discours, mais bien transformation d'un matériau. Il nous enseigne que la déformation (Entstellung), la défiguration est le paradigme de la présentation de l'inconscient.

« On aimerait prêter au mot Entstellung, écrit Freud dans L'homme Moïse, le double sens qu'il peut revendiquer. Il ne devrait pas seulement signifier changer l'aspect de quelque chose mais aussi changer quelque chose de place. » N'est-ce pas le transfert qui pousse au plus loin le paradoxe de la manifestation défigurée? L'expérience du transfert, curieusement négligée par le colloque de Bonneval, n'est-elle pas pourtant ce qui nous porte au plus près de l'inconscient en acte? La question toujours neuve qu'il pose – opacité dans laquelle on s'engage plutôt qu'énigme à résoudre –, celle de sa production et de sa productivité, celle de son mouvement, sans quoi il ne serait que reproduction du même et non transformation, devient alors centrale. Le transfert : mise à l'épreuve de l'inconscient.

N. R. P.

L'OUVERTURE

Le divan de l'analyste « ouvre »¹ sur une étrange aventure. Tout ce qu'il est possible de dire s'y dénature. Le verbe est imposture. Le silence murmure. Je me cache dans chaque tournure. Novice ou orfèvre, qui y aligne des mots oublie qu'ils disent ce qui le fait parler ou se taire, ce qu'il s'accorde et ce qu'il s'interdit, ce qui le rassure et ce qui l'angoisse. Il ne lui est pas pensable de se disjoindre de ce qu'il énonce. À affronter ce qui le captive, il ne sait ni ce qu'il ose ni où il va.

Devant l'afflux de mots qu'il a prescrit, le psychanalyste, à tout prendre, fait montre d'une écoute curieuse. Sa traditionnelle prescription d'avoir à exprimer « tout ce qui vient à l'esprit » ne reflète aucun indice de son attente. Cette directive – non directive – est aussi simple à exposer qu'à comprendre. Paradoxalement, son absence de restrictions la rend, séance tenante, tyrannique au point de ne pouvoir être suivie. Elle n'en a pas moins un rôle décisif. Tout utopique qu'elle soit, cette entrée en matière établit l'ordonnance de la cure. Formellement énoncée ou tacitement entendue, elle est le temps organisateur de la situation. Sans elle, la dimension inconsciente de la parole serait immaîtrisable.

Comment ce mot d'ordre, apparemment assez naïf, peut-il acquérir une portée sans commune mesure avec sa banalité? Comment cette demande irréalisable suffit-elle à établir et à régir la relation qui va lier les deux protagonistes de la cure? D'où lui vient le pouvoir d'enchaîner ceux-ci à leur tâche, leur assignant des rôles hors du commun? Qu'est-ce qui rend cette plate consigne si déterminante qu'elle en est venue à assurer la fondation de la psychanalyse et qu'elle continue de gouverner les principes de sa pratique?

Banalitée par la consécration de son usage, la formule inaugurale de toute psychanalyse masque ce que son intuition a représenté de véritablement génial. Sa

1. Sur la comparaison freudienne de la cure avec le jeu d'échecs voir : « Le début du traitement », in *De la technique psychanalytique*, PUF, 1953.

conception bouleversait l'abord clinique des « maladies nerveuses ». Prescrire au malade de dire tout ce qui lui venait à l'esprit éprouvait l'aptitude du malade à exploiter la « liberté » qui lui était dévolue. Le procédé révélait le travail de censure à l'œuvre dans le mécanisme de la névrose. Dans le cours de la recherche freudienne, c'était une révolution, puisque l'attention portée jusque-là aux dires du malade se déplaçait vers ce qu'il ne disait pas, qu'il ne le puisse ou ne le veuille. Saisir ce qui entravait la parole s'avérait plus fructueux que de faire parler à tout prix, fût-ce au moyen de l'hypnose. Le mérite de l'association libre était – et reste – de faire apparaître ce qui l'empêche d'être libre. Instaurer cette technique – qu'il a bien fallu inventer et expérimenter – nécessitait l'initiative vraiment peu conventionnelle de se détourner des symptômes jusqu'à abandonner toute visée thérapeutique. Cette attitude, déjà peu évidente à concevoir, il fallait aussi l'imposer. Aujourd'hui bien comprise et acceptée, elle reste ingrate et malaisée à soutenir. C'est encore la principale difficulté de toute analyse, à cause de la pression du présent sur la finalité de la cure. Pour en revenir à la règle, on voit que c'est son caractère irréaliste qui lui confère une part importante de ses vertus. Ce n'est pas son seul ressort.

Dès la règle énoncée, le rapport des deux locuteurs aux lois usuelles de la parole se trouve totalement remanié. La fonction essentielle du langage, qui est d'interpeller, est dénaturée. Autant chez l'un que chez l'autre, parler et entendre ne relèvent plus des lois communes. Chacun voit sa parole asservie à une fonction spécifique. Pour le patient parler perd son fondement intentionnel. Sa faculté d'apostropher se restreint à celle de témoigner. Par le singulier pouvoir de cette simple consigne, sa parole n'est plus que l'énonciation d'une suite de propos moins voulus que subis. Tout ce que le patient peut proférer n'est qu'un mode de réponse à la règle. Celle-ci l'a désolidarisé de son discours en lui déniait toute intention délibérée. Dépouillée de toute visée, sa parole se voit, en compensation, offrir un champ illimité, qu'elle s'emploie à baliser de ses propres interdits.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, la règle n'offre aucune parade. Au « Dites tout ce qui vous vient à l'esprit » répondre « Non! », voire se taire, reste une façon extrême de s'y soumettre. Le patient ne peut que subir son emprise et témoigner, malgré lui, de ce qui le fait parler ou se taire. La règle abolit l'intentionnalité dans la survenue de ses pensées en le déchargeant de la responsabilité de leur énonciation. Même quand le patient veut assumer ce qu'il dit, sa visée ne peut lui être imputée. Ses paroles, endossées ou non, sont toujours entendues comme de simples associations liées à la relation imaginaire – inconsciente – vécue par lui dans la cure. La règle fondamentale concourt ainsi à la constitution de la névrose de transfert. « Ici, pour moi, parler tient plus de l'escarmouche que de la confiance. »

À mesurer l'extraordinaire portée de ses effets, la sobriété de la règle a de

quoi surprendre. N'est-il pas, entre autres, déconcertant que, dans son invite à énoncer toutes les pensées qui viennent, l'analyste ne fasse aucune allusion à la vérité, pas plus, d'ailleurs, qu'aux thèmes à aborder. Ainsi, pour celui qui est engagé dans une analyse, la validité de sa parole réside dans la seule coïncidence de son dire avec ce qui est venu se penser en lui. La véracité n'engage que l'exactitude de cette concordance : « Ne vous attendez pas à ce que je fasse de ma sincérité un numéro de franchise ! » Plus curieux encore est le fait que le patient n'a pas même besoin de s'inféoder pleinement à la règle pour que les effets de celle-ci apparaissent, puisque ce qui l'incite à y manquer fait état de ce qui, à tel moment, le dissuade de le faire.

Pourquoi l'exigence de la règle est-elle d'une application si difficile ? Qu'est-ce qui peut rendre diaboliquement impraticable l'obligation de communiquer tout ce qui vient à l'esprit ? Quoi de plus simple, apparemment, que de suivre le cours de ses pensées et de le révéler puisque la règle a pour effet d'absoudre par avance ce qui vient se faire énoncer ? À moins que prendre les idées comme elles viennent n'atteste que ce n'est pas pour rien qu'elles viennent, la peur de s'exprimer signant la solidarité secrète du parleur avec ce qui surgit en lui. Souvent, c'est son apparence anodine plus que son contenu dérangeant qui rend une pensée gênante à avouer. Il faut du temps et de la discipline pour s'astreindre à ne pas retenir des mots insignifiants, par crainte que leur surgissement en dise infiniment plus que leur contenu apparemment anodin. Pourquoi les méandres de la pensée seraient-ils si difficilement avouables, si on ne les pressentait au service de quelque finalité inavouable ? La simple hésitation que peut faire naître l'inopiné ou le futile révèle une pression coupable que la clémence implicite de la règle laisse tout juste passer. « Je ne dis cela que parce que je dois tout dire » est une justification courante, plus révélatrice que fondée, puisque la règle, non seulement offre la liberté, mais l'impose.

Lié par le machiavélisme de son injonction préliminaire, l'analyste n'échappe pas non plus à sa tutelle. Depuis sa promulgation, il ne lui est évidemment pas licite de traiter ce qu'il entend comme une parole banale. Accueillir ce qu'on lui dit au pied de la lettre ne signifie pas le prendre pour tel. Le ferait-il qu'il risquerait de se voir remis à sa place d'analyste. Freud rapporte qu'un de ses patients, riche industriel, lui fit part, en séance, de son désir de devenir analyste, jusqu'à préciser qu'il allait vendre ses usines et entamer des études de médecine. Trouvant sans doute cette démarche pour le moins anticipée, Freud engagea son patient à surseoir un temps à son projet. Il s'entendit alors rétorquer que communiquer tout ce qui vient à l'esprit n'est pas faire part de projets, encore moins de décisions. N'être qu'interprète, telle est la fonction de l'analyste, même quand il est interpellé, voire apostrophé de la manière la plus vive.

Entamer une analyse c'est, autant pour l'analyste que pour le patient, voir aussitôt sa parole inféodée au service de la cure. Rien de ce qui va se dire, d'un côté comme de l'autre, ne pourra échapper à ce dont la règle a suscité l'avènement. Cela ne veut pas dire qu'il soit impossible de sortir de ce cadre de parole. C'est d'autant moins impossible que c'est un risque permanent, tant la fonction que la règle impose aux mots est exorbitante de leur usage habituel. Le « passage à l'acte » tend à rétablir la part d'intention que la règle dénie à la parole du patient. L'analyste pourra réintégrer assez facilement cet acte comme dire, parce que c'est souvent par cette voie qu'il en est informé. L'agir en séance, substitut d'un dire, est plus malaisé à replacer au service de la cure, par la difficulté à verbaliser ce qu'il *traduit*. Si l'analyste ne parvient pas à recevoir cet agir comme un élément de discours relevant de la règle fondamentale, il concourt malgré lui à rendre le patient solidaire de son acte, parfois même, de son dire sur son acte. Évincé de sa fonction, donc de son pouvoir spécifique, il aura à gérer par des moyens ordinaires une situation conflictuelle qu'il aura, malgré lui, banalisée.

Qui use de la parole surestime sa maîtrise jusqu'à souffrir d'être mal compris. Il n'est pas tolérable de voir le sens et la portée de ce qu'on dit à la merci de l'interlocuteur, guère plus d'avoir à reconnaître qu'on en dit bien plus que ce qu'on croit. Il faut être sur un divan pour pouvoir accepter que ce qu'on exprime puisse outrepasser ce qu'on se figure dire. L'art de l'analyste consiste justement à faire apparaître, dans le discours qui lui est adressé, parmi d'autres significations, celle de la survenue actuelle de ce discours. Or ce même analyste, pourtant rompu à l'écoute de ce double registre, est porté, comme tout parleur, à considérer ses interventions comme porteuses du seul sens qu'il veut expressément leur donner. Même s'il accepte que ses mots en disent plus, il ne peut prétendre maîtriser le sens de leur survenue actuelle. Le patient, qui est à l'affût de tous les signes en provenance du fauteuil, va supputer les raisons du surgissement de l'interprétation qui lui est adressée. Comment sur le fond de silence qui lui est généralement opposé ne serait-il pas attentif à ce qui fait réagir l'analyste? Celui-ci ne l'ignore pas, il sait, par exemple, que s'il se montre intéressé par les rêves, il risque de lui en être fourni jusqu'à plus soif. Saura-t-il pour autant mesurer l'intérêt porté à telle souffrance ou telle angoisse de son patient? Il lui est parfois malaisé de percevoir qu'il recueille ce qu'il a involontairement contribué à faire surgir. Cette candeur inopinée qui menace tout analyste tient au sentiment habituel que quand il parle il ne fait que communiquer un sens. Du divan, il est plus facile d'apercevoir que parler est destiné à bien autre chose, plus proche du chantage ou de la mendicité. Le patient est d'autant plus sensible à la délivrance de l'interprétation qu'il la guette pour ce que sa survenue signifie. Toute intervention lui parvient lestée d'une intention supposée, qui en fait pâlir le contenu. « Je vois que ça vous

dérange toujours quand je parle de ma mère! » L'interprétation ne peut éviter de se glisser dans la création transférentielle du patient à qui elle confirme la « réalité » de ce qu'il imagine de l'analyste. Dans ce sens, on peut dire que toute interprétation touche toujours le transfert qui apparaît dans la façon dont elle est accueillie. Aussi claire que puisse être sa parole, l'analyste n'a pas la maîtrise de ce qui en sera entendu qui pourtant déterminera son sens et son effet. À méditer.

Le divan de l'analyste ouvre sur l'étrange aventure de deux parleurs qui cherchent sans se voir à s'entendre. Leur condition, leur démarche et leurs exigences y diffèrent par ce que la règle introduit de disparité dans leur rapport à la parole. Ce qui va survenir entre eux, qu'on pourrait qualifier d'imaginaire, révèle, en fait, la part inconsciente qui échappe à tout autre mode de saisie que celle qu'offre cet engagement de leur parole artificiellement bridée. La démesure de ce qui peut ainsi advenir se veut par la règle affranchie de toute contrainte. Telle une ligne mélodique qui peut s'entendre grâce à l'oreille qui dissocie sa saisie de l'impact de l'orchestre, le registre inconscient peut s'entendre grâce à la règle qui dissocie sa saisie de l'impact du discours. Hors du champ de la règle, ce n'est pas de l'inconscient qui se donne à entendre, c'est du réel!

JEAN-CLAUDE LAVIE

LA TENDANCE DÉTOURNÉE PAR SON LITIGE MÊME

Dans *Propriété interdite*, film tiré d'un roman de Tennessee Williams, l'héroïne retourne sans cesse revoir le même film, un mélo qui se termine mal, car elle continue à espérer que cela pourra peut-être un jour se terminer autrement. Telle est la marque d'une bonne fiction en même temps que celle d'un bon public; toutes les virtualités sont suscitées de façon crédible, il y a un suspense continu; et peu importe que la vraie fin soit connue... Mais dans *Propriété interdite*, c'est d'autant plus impressionnant qu'il y a répétition de cette fatalité. Dès le début du film, on sait que l'héroïne va mourir, sa jeune sœur racontant son histoire après sa mort. Et le hasard a voulu que ce film soit projeté à la télévision lors de la mort de l'actrice : Nathalie Wood. On se trouve là devant une fiction mise en abyme par la réalité. Que l'on se transpose d'un niveau à l'autre ne change rien à l'enchaînement des forces maléfiques. Ce qui accentue à l'extrême l'impression d'une démesure entre la nature irréductible de ces forces, et l'impuissance de l'imagination qui ne pourrait opérer là qu'illusoire diversion. Et pourtant l'imagination est la seule arme dont on disposera jamais, à la condition de se déplacer sur son territoire; là où elle peut opérer une disjonction dans l'enchaînement des choses, comme dans l'enchaînement de la fatalité intérieure. Là où d'autres opérations de pensée seront de ce fait efficientes.

Ce qui est hautement troublant, devant les manifestations du travail de l'inconscient, c'est de ne pas savoir s'il s'agit là de notre fatalité intérieure ou de nos armes contre elle; et d'être ainsi confronté aux frontières douteuses de notre liberté. Ainsi en est-il du rêve où le travail de l'inconscient apparaît sous sa forme la plus exemplaire. C'est si fascinant qu'on peut croire qu'il présente à la fois le tableau de la névrose *et* de sa guérison. Certes, il s'agit là du modèle même du travail psychique; et l'interprétation du rêve s'opère absolument sur ce modèle. Ainsi va-t-il en être de tout le travail analytique. Ce qui ne signifie pas que le rêve guérit, même si parfois il va jusqu'à s'interpréter lui-même. Cela rappelle seulement qu'il y a loin de la coupe aux lèvres...

Quant au rêveur éveillé de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, il donne lui aussi des aperçus insolites sur le génie de l'inconscient, se manifestant dans l'habileté inégalable de ses ratés. Le contraste est étrange entre la vie ordinaire évoquée, avec ses symptômes dérisoires et ternes, et la prodigieuse richesse apparente de la vie souterraine dès l'instant où on la saisit. La comprendre, dit Freud, c'est être comme le roi Salomon qui comprenait le langage des animaux; ce serait là un fantastique agrandissement du champ psychique... Autre paradoxe : la méconnaissance des auteurs des actes symptomatiques. Pourquoi ne comprennent-ils pas eux-mêmes? se demande Freud. Cela paraît si proche, si intelligible; un pas de plus et ce serait dit en langage clair. Un pas de plus, certes, mais tel qu'il inverserait le rapport de forces. Car le refoulé apparaît dans ces actes sous sa propre poussée, et il n'a pour loi que la souveraineté de l'inconscient. Celui-ci poursuit son but aveuglément, dans une certitude somnambulesque, faisant feu de tout bois avec une inventivité illimitée devant les obstacles... En fait, tout cela *doit* rester méconnu. L'interprétation aurait la tristesse et la pauvreté des réductions verbales. Et quel déchaînement sauvage susciterait celui qui se ferait l'analyste de la vie quotidienne, attaquant ainsi de front le *fatum*!

Parfois cela paraît se transmettre, mais c'est illusoire. Ce n'est pas transmission, mais contagion, effet direct d'inconscient à inconscient. L'entente est là impressionnante; comme dans ce ballet étrange qui se joue dans la rue entre des gens qui ne parviennent ni à se rentrer dedans ni à se laisser poursuivre leur chemin séparément. On peut se mettre à aimer, éprouver bonheur ou malheur extrême en écho aux actes symptomatiques. Rien de plus banal que la contagion des oublis. Et tout cela doit rester méconnu et clandestin, et n'a aucun effet de mutation. Toute une vie souterraine pourrait ainsi être partagée, sans jamais venir au jour. Comme s'il y avait entente et complicité non seulement pour satisfaire la tendance, mais tout autant pour maintenir le refoulement, et de ce fait l'identique.

En réalité ces actes symptomatiques, partagés ou pas, sont contraignants, prédéterminés, répétitifs. Comment pourrait-on parler d'élargissement du champ psychique et d'inventivité devant les manifestations si éclatantes de la fatalité intérieure?... En fait, il s'agit là d'un tournant essentiel, l'occasion pour la nécessité la plus contraignante de transformer la répétition en source de liberté. Certes, les actes symptomatiques ramènent tout à soi dans un égoïsme apparemment irréductible; mais n'est-ce pas aussi le chemin qui permettra de se comparer, donc de comprendre l'étranger? Et si la visée des symptômes est absolument égoïste, leur production même n'implique-t-elle pas qu'on n'est pas dans le narcissisme primaire, ce qui rend l'intention des symptômes ambiguë? Au point que ces actes si autarciques en eux-mêmes trahissent par leur production, dit Freud, l'urgence de dire la vérité.

Aussi par cette position de carrefour, la psychopathologie de la vie quotidienne pourrait-elle constituer le modèle de l'état idéal pour le traitement. C'est une

névrose ébauchée, un état intermédiaire entre l'état normal, la santé et la maladie. Ses symptômes restent sur le terrain du jeu et sont réversibles. Ce serait le moment où l'on peut saisir la tendance *in statu nascendi*. Mais pour qu'il y ait vraiment coupure, pour rompre l'enchaînement, il faut l'intervention décisive d'un tiers; il faut que l'analyste prenne place dans cette névrose de la vie ordinaire. C'est alors seulement que les symptômes se convertissant sous l'effet de cet étranger, se liant à lui, vont devenir parlants.

Mais le premier modèle de la situation analytique est plus incertain quant à la place de l'analyste. Il est issu du modèle de l'hypnose, et la remémoration y garde sa place primordiale. C'est de la levée de l'amnésie qu'on attend la guérison sous l'effet de la force motrice du transfert. Ce modèle de l'analyse va voler en éclats quand le fort courant affectif, censé jouer là le même rôle que la docilité à l'égard de l'hypnotiseur, se refuse à n'être qu'un instrument malléable ou un entremetteur. Il se met à réclamer ses droits, veut régner seul, et la remémoration abdique et se retire. La question de la remémoration reparaitra, certes, mais plus tard et avec un tout autre sens.

Quand Freud évoque cette névrose de transfert à son acmé, ses textes prennent une puissance envoûtante; on est passé sans le savoir sur la scène de la fiction. La répétition accapare alors bruyamment la scène. La patiente des *Écrits techniques* pourrait prendre place parmi les héroïnes de Racine; son âme est ravagée par des forces terrifiantes, sa dignité saccagée... S'agit-il d'engager l'égarée à se vaincre elle-même pour ne pas se haïr? Ce serait une imposture. Que signifie alors l'injonction à la convaincre que ce sont là reflets du passé? Est-ce à dire que le désastre est accompli, que la vivacité des choses est celle d'antan, et que l'on n'a accès qu'à de pâles rééditions? Ce serait cette fois démobilisateur à juste titre.

On doit impérativement rester sur le terrain de la fiction et employer la monnaie qui y a cours. Seulement, autant le texte est profus, imagé, inépuisable en ce qui concerne la névrose de transfert, autant il est laconique quant à ce que veut dire : montrer qu'il s'agit de reflets du passé. C'est là tout « l'art » du maniement du transfert, dit Freud... Un art des correspondances et de leur magie, dont Michel Gribinski ¹ a montré le rapport à la guérison. Car ce sont bien des correspondances qui vont s'établir entre l'incongru amour de transfert et le passé. La similarité établie entre passé et présent n'a rien à voir avec les rapports de causalité antérieurs et même elle les exclut. Il s'agit de créations d'*analogies*, c'est-à-dire de connexions puissantes et particulières entre choses étrangères entre elles. Et ce monde d'analogies ne peut s'instaurer directement ni par la compréhension intellectuelle, ni par le travail de l'inconscient. Ce sera bien la méthode du travail de l'inconscient qui sera mise en jeu mais elle aura été détournée.

1. M. Gribinski : « Le guéri, le sacré et l'impur », *N.R.P.* n° 18, *La croyance*, automne 1978.

Car pour que les analogies établissent leur territoire souverain, organisant un nouveau mode de fonctionnement mental, il faut un changement décisif de registre. Cela s'accomplira à l'occasion d'un obstacle singulier... Tout se déroule bien tant que les choses se relient de façon logique et compréhensible, avec l'aide de celui qui n'a pas alors à s'interroger sur la place qu'il occupe, ni sur la nature de la force qui anime si bien (dans les cas heureux) le travail. Le processus n'apparaîtrait même pas insolite à un témoin étranger... Et tout cela va être balayé par la névrose de transfert : est-ce alors imputable au maniement défectueux de l'« art » du transfert ? Ne s'agit-il pas plutôt du déterminisme même du processus qui se révèle à ce moment-là seulement, moment charnière ?

En tout cas le malaise éprouvé à l'utilisation des codes se traduit par la panne. Les associations ne peuvent plus se faire ; le patient n'a vraiment plus rien à dire. Et si l'on insiste, ce sont des détails absurdes et dérisoires concernant le cadre qui vont émerger difficilement et de façon insolite. La situation s'étrangle et seule l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette empêche la porte de se refermer sur le silence, empêche l'analyste d'être sous l'emprise contagieuse de la pulsion de mort. La tentation est grande de fuir l'asphyxie en faisant retour au cours habituel des choses, et en sortant ainsi du processus... Mais c'est alors que Freud, au lieu de négliger ce qui logiquement devrait passer inaperçu, se reconnaît lui-même dans les détails insignifiants évoqués par le patient (papier du mur, lampe à gaz, etc.). Et à partir du moment où il a interprété que c'était de lui qu'on parlait, la panne cesse, les associations reprennent.

Mais s'agit-il alors du même type d'associations, du même travail ? Il y a eu là une fantastique permutation du fonctionnement, seule issue à la butée rencontrée. C'est alors que le processus prend sa spécificité. Car se reconnaître dans des bribes, des fragments de décor, deviner qu'il s'agit de soi dans le monde inanimé, n'est-ce pas le mode de fonctionnement qui procède par « inférences » ? Mode de fonctionnement issu de l'ancien animisme, remettant en question la frontière établie par rapport à l'inanimé. Et ces inférences ne peuvent apparaître en autarcie ; il faut pour cela reconnaître *per analogiam* un univers autre, étranger.

*

Tout va ainsi débiter avec la névrose de transfert, quand la pulsion de mort tente de s'opposer à la tension intolérable de cette situation nouvelle et excitante. La compulsion de répétition va alors, comme un raz de marée, tenter de ramener les clichés anciens pour recouvrir la situation nouvelle, l'intégrer dans l'identique. Ce qui bien entendu se rencontre ailleurs, dans la vie ordinaire, quand on est fortement touché par une situation donnée. Seulement la spécificité de l'analyse, c'est que là, l'automatisme de répétition est porteur d'« inquiétante étrangeté ». Ceci de par la force du présent et de par la qualité propre à l'écoute de l'analyste.

- | | | | |
|----|----------------------------------------------|----|----------------------------------------------|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 25 | <i>Le trouble de penser</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 27 | <i>Idéaux</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 28 | <i>Liens</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 29 | <i>La chose sexuelle</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 30 | <i>Le destin</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 31 | <i>Les actes</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 32 | <i>L'humeur et son changement</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 33 | <i>L'amour de la haine</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 34 | <i>L'attente</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 35 | <i>Le champ visuel</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 36 | <i>Être dans la solitude</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 37 | <i>La lecture</i> |
| 14 | <i>Du secret</i> | 38 | <i>Le mal</i> |
| 15 | <i>Mémoires</i> | 39 | <i>Excitations</i> |
| 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> | 40 | <i>L'intime et l'étranger</i> |
| 17 | <i>L'idée de guérison</i> | 41 | <i>L'épreuve du temps</i> |
| 18 | <i>La croyance</i> | 42 | <i>Histoires de cas</i> |
| 19 | <i>L'enfant</i> | 43 | <i>L'excès</i> |
| 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> | 44 | <i>Destins de l'image</i> |
| 21 | <i>La passion</i> | 45 | <i>Les Mères</i> |
| 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> | 46 | <i>La scène primitive et quelques autres</i> |
| 23 | <i>Dire</i> | 47 | <i>La plainte</i> |
| 24 | <i>L'emprise</i> | 48 | <i>L'inconscient mis à l'épreuve</i> |

À paraître au printemps 1994

L'inconscient mis à l'épreuve

Freud n'a pas *découvert* l'inconscient : les tragiques grecs, les romantiques allemands, certains philosophes, Nietzsche en premier lieu, sorcières et hystériques n'ignoraient ni ses pouvoirs ni ses ruses. Freud n'en a pas révélé l'existence mais il a *inventé* une méthode et un dispositif permettant d'en reconnaître et d'en analyser les effets, de décrire les modalités de son fonctionnement. L'inconscient n'est plus alors envisagé sous sa seule face nocturne.

Qu'est-ce que la psychanalyse sinon une mise à l'épreuve d'un inconscient toujours actif? Il est notre « terre étrangère interne ».

Si on ne pose plus guère aujourd'hui la question « Vous y croyez, vous, à l'inconscient? », comme si chacun admettait sa réalité ou, à tout le moins, la nécessité d'en faire l'hypothèse, que de malentendus et de divergences sous l'apparent consensus! Et puis, fort heureusement, il y a encore des contradicteurs...

Textes de : DIDIER ANZIEU, DANIEL ARASSE, ALAIN BOUREAU, MAX DORRA, CORINNE ENAUDEAU, EDMUNDO GÓMEZ MANGO, LAURENCE KAHN, JEAN LAPLANCHE, JEAN-CLAUDE LAVIE, JACQUES LE DEM, MICHEL DE M'UZAN, MICHEL NEYRAUT, JEAN-PIERRE PETER, ALINE PETITIER, ADAM PHILLIPS, GILLES A. TIBERGHEN, DANIEL WIDLÖCHER

et le dix-neuvième cahier de VARIA



9 782070 736874



93-Extrait de 736874 ISBN 2-07-073687-3

120 FF tc